

Pour commencer

Par une belle journée de mai 1951, je vis pour la première fois la plus éblouissante, la plus extraordinaire, la plus renversante créature qu'il m'ait été donné de rencontrer, une chimère mi-femme mi-panthère à la crinière écarlate, à la peau d'une blancheur de neige, dont les yeux cernés de noir vous fixaient avec l'intensité d'un fauve.

On lui aurait donné dans les soixante-dix ans, mais elle n'avait pas d'âge. Elle portait une longue cape de fourrure tachetée, un bonnet sombre à bandeau orange, piqué de plumes, assorti à des colliers qui ressemblaient fort à des cordons de rideau en soie tressée, à mi-chemin entre le plus grand chic des maisons de santé pour lunatiques et une représentation de *Troïlus et Cressida* par la Royal Shakespeare Company.

Je marchais au hasard en quête d'un sujet à photographier, mon appareil en bandoulière, un Kodak Duaflex IV de 1940 facile à emporter car il ne mesurait que vingt-quatre centimètres de hauteur, le double avec son flash. Mon souhait le plus cher aurait été de

tirer son portrait, mais je ne croyais pas les princesses byzantines enclines à satisfaire les pulsions photographiques d'un quidam au coin d'une rue.

Chacun sur son trottoir, nous atteignîmes le Victoria and Albert, où se tenait une exposition intitulée *Britain and Napoleon* sur la propagande impériale dans les arts décoratifs – la politique, quand elle est bien entendue, s'étend à toute chose, on sait cela depuis les pharaons.

Le V&A, bâtiment de pierre et de brique, tient de l'usine, de la basilique et de la ziggourat. Tout y voisine, le gothique, les arabesques Renaissance, parfois même jusqu'à une vieille dame à tignasse rousse enveloppée dans les lambeaux de fourrures d'une idole africaine, qui s'annonçait comme la pièce la plus intéressante de l'exposition.

J'errai de longues minutes à travers les salles au décor edwardien, davantage intrigué par l'allure, les attitudes, les mimiques de mon inconnue que par les tissus, armoiries et boutons en forme d'abeille distribués par les conservateurs sur les présentoirs et dans les vitrines. Ma glorieuse excentrique examina longuement une statuette vert-de-gris qui évoquait de loin une déité babylonienne : une jeune femme ailée, debout sur un globe terrestre, apporte les lauriers de la gloire. Un vieux daguerréotype montrait qu'elle avait été vissée dans la main d'un Napoléon « empereur romain », lui-même boulonné au sommet de la colonne Vendôme à Paris. En 1871, les Communards avaient fait chuter l'effigie du tyran sur un tas de fumier.

Quelqu'un avait ramassé ce fragment dans les gravats, et la statuette avait fait ce que font les Français quand la révolution gronde : elle avait émigré en Angleterre.

Mon inconnue sortit un objet rond d'un sac assorti à ses haillons chamarrés et fit le geste d'attraper une grosse mouche. Il y eut un son effrayant, non par sa puissance, mais par ce qu'il suggérerait dans un musée : un bruit d'objet qui se casse. La victoire ailée gisait en morceaux devant son piédestal, foudroyée par la pomme de ma nouvelle Eve.

Le premier gardien attiré par ce vacarme éructa sans pouvoir émettre un cri. Nous contemplions tous le désastre. Plus trace du projectile. A trois pas du drame, une dame âgée aux cheveux rouges mangeait un fruit.

– C'est un saccage ! dit quelqu'un.

Le doigt sec et noueux de la descendante d'Attila tapota la plaque du présentoir où on lisait la mention « Bronze ». A nos pieds gisaient des fragments de plâtre blanchâtres.

– Pas un saccage, un vol, déclara-t-elle.

Les yeux du gardien allaient de l'œuvre d'art brisée inerte à l'œuvre d'art entière vivante en face de lui.

– Mon ami, dit celle-ci, vous oubliez vos devoirs. N'êtes-vous pas censé siffler pour alerter vos collègues ?

Il se souvint qu'il avait en effet un sifflet dans la poche de sa veste et que la procédure lui enjoignait de s'en servir. Une stridence nous vrilla les oreilles tandis que l'ordre et l'autorité se signalaient bruyamment. De

lourds battants en métal se fermèrent, des grilles glissèrent sur leurs rails au milieu d'un ballet d'employés, les premiers en uniforme bleu accourus des autres pièces, les suivants en veste de tweed descendus de leurs bureaux, le dernier vêtu d'un blazer sur mesures, le directeur.

– Vous allez voir, ça va crier, me prédit la championne du lancer de fruit en salle.

Mon égérie demeurait impassible au milieu de la tourmente qui gagnait le musée : Qu'était-il advenu de la statuette originale ? Comment avait-elle quitté les lieux ?

A chaque minute, un conservateur entrait, jamais le même. Il contemplait avec désolation l'œuvre renversée, puis se retirait pour s'enfouir dans quelque trou dont s'extirpait un autre qui le remplaçait. Ce qui les déconcertait le plus, c'était la faible valeur de l'objet disparu, pas très ancien et invendable.

Un policier délégué par Scotland Yard releva notre identité.

– Edwin Carrington, photographe.

– Et madame ?

Je tendis l'oreille.

– Je n'ai pas besoin d'être présentée.

Elle héla un monsieur en costume de jersey gris-bleu qui venait d'entrer, la mine catastrophée. Le visage du nouveau venu s'éclaira.

– Ah ! Chère marquise Casati !

– Voici Mr Gatling, conservateur des vieilles

choses de quand j'étais jeune, m'annonça-t-elle. Il sera notre passeport pour sortir d'ici.

Elle avait la bonté de me faire monter dans sa chaloupe, ce n'était pas le moment de déclarer que je l'avais vue renverser l'antiquité, ça aurait compliqué mon sauvetage. Elle avait offert jadis au musée « une vieille chose de sa jeunesse ». La donation lui valait l'amabilité des récipiendaires. Mr Gatling contempla les témoins aimablement retenus prisonniers, puis les débris dans leur cercle de ruban adhésif.

– Quel dommage ! Alors que notre exposition commençait justement à attirer un peu de monde !

La terreur des copies plâtreuses en conclut que les autres visiteurs n'étaient pas tous là par hasard, eux non plus. Tandis que le conservateur vaquait à l'expression de sa consternation, elle observa autour d'elle et parut visionner à nouveau le film des événements.

– Ils ont occupé le gardien à côté. Pendant ce temps, le gnome dans la poussette faisait l'échange.

– Allons donc ! Jamais un enfant n'aurait eu la force de...

– Ce n'est pas un enfant.

A mieux y regarder, la gamine avait en effet une face grimaçante. Un nain déguisé en fillette avec des couettes !

– Je ne trouve pas cela très digne. Je les préfère au cirque.

– Les cabrioles ça use le dos, dit la marquise.

A l'en croire, nos compagnons s'étaient arrangés pour détourner l'attention des responsables avant d'es-

camoter la statuette authentique ; une pomme avait été le grain de sable dans leur opération ; en deux mots, nous étions tous coincés ici et il y avait un vieux machin en bronze caché quelque part.

Comme les autorités semblaient hésiter sur la suite des manœuvres, la marquise les aida à prendre une décision, elle feignit un malaise. Mr Gatling vola au secours de l'innocence cacochyme tourmentée.

– Les formalités sont finies ? Faites sortir *her ladyship* ! Avec toutes nos excuses, madame la marquise.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie, *her ladyship* et moi, son bâton de souffrance. Elle me fit un signe discret.

– Le voleur, c'est le bonhomme à lunettes qui trouve encore moyen de s'intéresser au portrait de M^{me} Récamier, sur votre gauche.

Je vis un monsieur vêtu à l'ancienne, avec une petite barbe blanche en pointe et des lorgnons, qui avait tout d'un parlementaire *tory* retiré sur ses terres.

– Vraiment ? Il m'a l'air bien honnête.

– Ah, vous voyez, vous l'avez noté, vous aussi ! Une apparence d'honnêteté aussi outrée le situe forcément au premier rang des suspects.

Sur le point de sortir, elle parut se rappeler quelque chose et bifurqua vers le bureau de la consigne occupé par une demoiselle. Un doigt nouveau pointa dans une direction vague.

– Je crois que vous avez une étiquette accrochée dans le dos, ma chère. Edwin, aidez donc cette jeune personne.

Tandis que je palpais les omoplates de la jeune personne à la recherche d'une étiquette invisible, la dame au petit sac saisit l'arrangement floral sur le comptoir, l'enveloppa dans les plis de son ample manteau panthère et franchit le seuil du musée, dont je n'eus que le temps de lui tenir la porte. Les gardénias se fondaient dans la décoration générale de son vêtement, sans dénoter davantage que les aigrettes de son bonnet ou que les marbrures de son interminable jupe.

– Vous visitez les musées avec des pots de fleurs ? m'étonnai-je.

– Pas du tout. Tenez-moi ça.

Nous n'étions encore qu'à une dizaine de pas du porche. Je fus surpris par le poids des ornements floraux prévus par l'administration du V&A.

– *Gosh* ! Il est lourd, ce pot.

– Cinq kilos et des poussières.

Une tête de victoire ailée me regardait depuis les gardénias. Appesanti et stupéfait, j'avais laissé la marquise me devancer. Je pressai le pas pour la rejoindre, il ne m'importait pas de m'attarder dans les parages d'un *museum* grouillant de *policemen*.

– Nous venons d'empêcher un voleur de perpétrer son forfait, déclara-t-elle.

Le poids du forfait non perpétré que j'avais sur les bras m'empêcha de réfléchir à cette idée avec toute l'attention qu'elle méritait.

– Ne conviendrait-il pas de la restituer au musée, dans ce cas ?

– Elle est plus en sûreté avec nous. Vous avez vu comme moi que cet endroit est une passoire.

Il y avait une logique dans son illogisme, de la même manière qu'un style étrange ressortait de son éclectisme vestimentaire.

– Ne traînons pas. Au fait, à qui avez-vous dit que j'ai l'honneur ?

– Edwin Carrington, je suis photographe.

– Ça ne m'étonne pas. J'ai toujours attiré les portraitistes.

Certes, chacun de nous rêve de saisir la grandeur dans l'inattendu, ou la beauté dans l'exceptionnel, et, sur ce terrain, la marquise était sans rival.

– Les Carrington du Shropshire ou ceux de Holmes Chapel ?

– J'ai bien peur de n'appartenir à aucune des deux catégories, *my lady*.

– Ah, un esprit rebelle. Très bien.

Elle habitait dans le quartier de Knightsbridge, à une distance très commode quand on cambriole à pied. A voir ses nippes coûteuses mais mitées, percées, rapiécées, j'étais curieux de découvrir à quoi pouvait ressembler le logement de ma princesse au petit pois. Nous marchâmes jusqu'au 32 Beaufort Gardens, tout près des magasins Harrod's, cet endroit où l'on trouve à se fournir en tout aussi facilement que dans un musée.

L'immeuble aurait pu être charmant si sa répétition sur les deux trottoirs d'un bout à l'autre de la rue n'en avait fait sombrer l'architecture dans la plus banale multiplicité. La Mata-Hari des expositions royales

occupait au premier étage une pièce unique dotée d'un balconnet. L'intérieur était un taudis rempli de souvenirs. L'un des murs était recouvert de photos dédiées par des célébrités telles que Gabriele d'Annunzio, Isadora Duncan ou Nijinski.

Elle souffla dans une trompette. Un remue-ménage se fit dans le logement mitoyen, puis sur le palier, puis dans la pièce où nous étions, qui fut investie par un homme de la couleur la plus foncée et par trois chiens de la sorte la plus pékinoise. Trois des nouveaux venus se jetèrent sur la marquise pour lui lécher les mains.

– J'ai eu des guépards, des boas, des oranges-outans, des perroquets, mais aujourd'hui mes petits chéris sont plus pratiques.

Elle avait eu aussi des serviteurs noirs peints en dorés, si j'en jugeais d'après les photos. On la voyait déambuler avec un fauve en laisse, entre de grands Africains presque nus munis de candélabres. Elle les remplaçait désormais par son voisin, le prince Monolulu, qui se disait de haute noblesse d'Abyssinie et s'exprimait avec un fort accent antillais.

– Mettez votre couronne, prince, lui dit la Casati. Vous ne faites pas authentique, sinon.

Elle sortit d'un coffre un serre-tête à plumes d'autruches blanches et rouges qu'il posa sur son crâne. La marquise troqua sa tenue excentrique de promenade pour une tenue excentrique d'intérieur, avec turban couvert de strass et colliers en bouchons de carafe. Elle nous servit un thé aux miettes de thé et des brisures de gâteaux dans une coupelle en Wedgwood.

– C’est du Harrods. Les biscuits sont français.

La marquise n’aimait que les reliquats estampillés. Je me demandai quelle estampille elle allait pouvoir poser sur ma personne.

Monolulu gagnait principalement sa vie comme bookmaker sur les champs de course et le reste à la radio, où il confortait les Anglais dans l’idée qu’ils sauvegardaient la civilisation au milieu de peuples barbares dont la plupart n’avaient même pas un teint de lait. Il me fixait de ses gros yeux blancs en souriant de toutes ses dents, une vraie publicité pour une marque de chocolat. J’eus l’impression qu’il exagérait sciemment pour jouer son rôle, comme la Casati celui de Salomé vieille. J’étais sur une scène, entre deux acteurs de leur propre vie.

Tandis que nous devisions, la marquise étala des cartes sur un guéridon pour deviner le nom des chevaux gagnants.

– Oh ! fit le prince d’Abyssinie. La madame appelle les esprits ! Monolulu se sauve !

Il s’esquiva dans le jappement des pékinois, nous entendîmes sa porte claquer.

– Il est gentil, sa présence me rappelle le bon temps, quand j’avais des Ethiopiens.

Aux murs, dans les espaces laissés libres par les photos de ses admirateurs, elle avait punaisé des portraits d’elle dans tous les styles picturaux qui avaient existé depuis 1900. C’était pour la plupart des reproductions découpées dans des magazines ou

arrachées à des livres d'art dans des conditions que je préférerais ne pas imaginer.

– Poser, c'était ce que je faisais le mieux !

Elle leva un long bras décharné, déploya une main, me présenta un trois-quarts profil avec la hiératique impassibilité d'une Vénus en marbre. Je vis qu'elle avait entouré d'un cercle rouge, dans le journal, l'annonce de l'exposition et une photo de la statuette.

– Comment saviez-vous que le voleur la cacherait parmi les fleurs ?

– C'était certain depuis 1908.

A l'en croire, je venais d'assister à une intrigue dont les ressorts avaient été réglés quarante-trois ans plus tôt.

– Voyez-vous, il aurait très bien pu la voler à la faveur de la nuit, en déposant la vitre d'une fenêtre, personne ne l'aurait arrêté. Où serait le plaisir ? Il a préféré le faire en plein jour et en public, pour le sport.

– Qui ça ?

Elle me fit signe de me rapprocher et me demanda en confidence :

– Avez-vous entendu parler d'un Français nommé Alfred Lupin ?

– Lupin ? Ce héros imaginaire dont on a fait des romans ?

Elle balaya ma remarque d'une bourrasque de dentelles jaunies.

– Pas du tout, je vous parle de son frère, et il a bien existé.

Elle sentit que j'étais dubitatif.

– Mon cher, il ne faut pas croire ce qui est dans les journaux, il faut croire ce qui est dans les romans : c'est le seul endroit où l'on tolère la vérité.

Elle dégagea son trophée des gardénias et le posa sur un rayonnage. Il allait voisiner avec de la vaisselle dépareillée, une collection de flacons vides, une cage à perroquet et une vasque ébréchée remplie de fausses perles. J'aperçus un nécessaire pour séances d'envoûtement : une boule en cristal, des bougies, de l'encens de musc indien et des piles de factures à demi brûlées. Elle s'écarta pour juger de l'effet, qui sembla convenir.

– Tout de même, remarquai-je, elle ne vous appartient pas.

– A eux non plus. Vous avez lu la notice ? Cet objet a été volé en France.

Les évolutions de son fume-cigarette vide conféraient à son bras la grâce d'un cou de cygne. Je lui présentai mon paquet. Elle plaça une Philip Morris dans le tuyau d'ivoire, mais s'abstint de l'allumer.

– Les cigarettes sont comme les abats en cuisine française : on peut en apprécier l'aspect, mais jamais l'odeur.

A moitié hypnotisé par ses signes cabalistiques, je la priai de me raconter l'histoire de la statuette disparue et d'Alfred Lupin ressuscité d'entre les livres.

– Tout a commencé lorsque j'ai empêché le vol d'un trésor national composé d'une matière très étonnante. C'était à Paris, il y a bien longtemps...